

L'image de la schizophrénie à travers son traitement médiatique -

Trois conclusions et une hypothèse

Etude lexicographique et sémantique - Décembre 2015

Mandatée par l'association de parents PromesseS, membre du Collectif national Schizophrénies, l'étude correspond à la volonté de l'association de conduire des recherches et /ou actions en faveur de ses proches malades, et **s'inscrit dans le cadre de l'une de ses priorités : la lutte contre la stigmatisation de la schizophrénie**, lutte identifiée par la Conférence d'Helsinki, l'OMS, la Commission Européenne, et le rapport d'experts mondiaux « Time to Commit to policy change » (2014) comme un axe majeur du changement à mener.

Elle a été conduite de mars à septembre 2015 par le cabinet L'Obsoco (Observatoire de la Société et de la consommation), et financée par deux entreprises du médicament, Sanofi et Ipsen dans le cadre de leurs activités solidaires.

Le choix, dans ce contexte, de privilégier une **analyse de la représentation de la schizophrénie par les médias**, s'explique par **4 raisons principales** :

- Plusieurs recherches suggèrent que le grand public se fie aux médias comme **source principale d'information sur la maladie mentale et le handicap psychique**.
- Le discours médiatique, en tant que **reflet et influenceur de l'opinion publique**, joue donc un rôle structurant dans la possibilité d'une prise de conscience collective, d'une compréhension commune et juste de la pathologie, ainsi que d'une acceptation et intégration par l'opinion publique, elles-mêmes **leviers essentiels pour la priorisation des actions des politiques publiques** de recherche, de santé, et d'insertion sociale en faveur des malades.
- PromesseS a posé aussi avec l'ObSoCo **l'hypothèse que les ressorts de la stigmatisation sont souvent cristallisés dans les médias**, et que, par conséquent, **le discours médiatique serait** à la fois **emblématique** de la construction de toute la stigmatisation sociale de la schizophrénie et son analyse éclairante pour l'action ultérieure de déstigmatisation, et son aide essentielle pour conduire cette action., à conduire. Les bilans réalisés par l'INPES (2012) et le HCSP (2014) montrent en effet que l'éducation, dans la durée, de groupes ciblés susceptibles de devenir eux- mêmes les pédagogues actifs du sujet est l'approche la plus efficace en matière de lutte contre la stigmatisation. L'analyse ci-dessous confirme que les médias constituent un groupe influenceur majeur.
- Dans ce contexte, PromesseS souhaiterait pouvoir s'appuyer sur les médias, et pose leur bonne volonté en postulat de départ, considérant que si stigmatisation il y a de leur part, elle n'est pas délibérée, et que **toute analyse permettant de mieux comprendre les phénomènes à l'œuvre en la matière faciliterait un dialogue en confiance avec eux sur une base plus objectivée.**

L'analyse présentée ci- après constitue une démarche **pionnière par sa densité et son caractère complet**, y compris sur le plan international.

Objectifs de l'étude

Plusieurs études internationales ont montré que la façon de parler de la schizophrénie dans la presse influence la stigmatisation des malades et aussi les choix des financeurs de la santé.

Nous avons recherché la façon dont la presse écrite emploie en France le terme de schizophrénie et les mots apparentés. L'étude vise à vérifier si les conclusions d'analyses conduites dans d'autres pays sur la stigmatisation de la schizophrénie dans les médias valent aussi pour les médias français : méconnaissance de la pathologie et couverture du sujet très inférieure à ce que justifierait l'importance de sa prévalence ; association abusive de la schizophrénie à la dangerosité et la violence ; hétérogénéité des usages et détournement fréquent du terme vers des stéréotypes négatifs et erronés ; carence de l'information efficace pour les personnes concernées (patients et proches) alors que la schizophrénie conduit à des situations de vie très douloureuses etc

Méthodologie et protocole de recherche

Sélection des données

L'analyse lexicologique sur l'usage du terme schizophrénie lorsqu'il évoque la pathologie a été faite sur la base d'un **corpus, représentatif de la presse écrite française** analysé sur la période du 1^{er} janvier 2011 au 31 mars 2015.

- Ce corpus **privilégie la presse généraliste**. Médias TV et radio ont donc été écartés à ce stade, de même que la presse gratuite, santé, scientifique et spécialisée et les fils de presse.
- Il a été choisi **pour son taux de lecture** (environ 6 millions de lecteurs) **notamment par les influenceurs** et catégories socio-professionnelles CSP+, sa couverture des diverses sensibilités, et sa ligne éditoriale d'approfondissement des sujets (**PQN** : Le Monde, Libération, Le Figaro, La Croix ; **MAG** : L'Express, Le Point, Paris Match, complétés par l'analyse de L'Obs) ainsi que **son impact auprès du grand public** (**PQR** : Le Parisien ; une analyse comparative auprès des titres Sud-Ouest, Le Progrès de Lyon et la Voix du Nord a permis de vérifier le caractère d'étalon du Parisien pour l'ensemble de la PQR sur le sujet de la schizophrénie)
- Il est également représentatif **en matière d'information internet** (Le Figaro, Le Monde et Le Parisien sont respectivement en 4^{ème}, 5^{ème} et 8^{ème} positions du classement OJD d'août 2015 ; la plupart des articles ici analysés sont repris sur leur site respectif).

Tous les articles de ces quatre quotidiens nationaux, du quotidien régional et de ces trois magazines hebdomadaires ont été analysés. L'usage métaphorique du terme schizophrénie a été séparé de l'usage médical d'abord par la présence ou non d'association des termes (hopit* | asile | psych* | Dr | Pr) à la racine <schizo>. Ensuite une vérification manuelle et une correction ont été réalisées sur ce classement.

A quoi s'est ajoutée l'analyse d'un second corpus **étudiant l'usage du terme à la fois dans le contexte médical et dans ses emplois métaphoriques**, à partir d'un titre (Le Monde), ainsi qu'un analyse historique particulière sur ce même titre.

Méthodologie

L'étude est pionnière en France dans la méthodologie retenue : pour permettre l'objectivation, nous nous appuyons sur les moyens de la statistique textuelle grâce à **Alceste**, logiciel issu du CNRS et utilisé par de nombreux chercheurs de Sciences Po, de l'ENS, de Paris 3, de l'EHESS pour mettre à jour des représentations sociales.

*Alceste traite d'abord de façon automatique le vocabulaire employé par les médias lorsqu'ils utilisent le mot « schizophrénie » : il constitue un dictionnaire complet des termes utilisés avec leur fréquence et, toujours **sur une base uniquement statistique**, identifie des « **classes de discours** », représentant les idées et thèmes dominants du corpus et leurs interactions.*

*Pour chacune de ces classes de discours, Alceste **repère, toujours de façon statistique, des enchainements, des associations ou des absences de mots ainsi que les segments de textes significatifs** associés à l'insertion du mot schizophrénie, ce qui permet ensuite au chercheur d'analyser qualitativement le contenu des discours de chaque classe.*

Nous utilisons ensuite les références et **outils de la sociologie** (comme le carré sémiotique de Greimas) pour en exploiter les résultats et proposer nos conclusions.

Résultats, conclusions et discussions

Résultats bruts de l'analyse

Nombre et répartition globale des occurrences

▪ Le recensement statistique montre que le terme schizophrénie a été utilisé dans 2038 articles (le volume total d'articles traités étant de plus 1,3 Million). Il est moins fréquent qu'« autisme », trouble à la prévalence similaire, et nettement moins qu'« Alzheimer ».

L'usage médical du terme ne représente que 44% des articles : le terme schizophrénie est ainsi employé dans près de 6 articles sur 10 pour désigner tout autre chose que la pathologie, généralement dans un sens de « contradiction », « ambivalence », « double discours » etc (il est utile de rappeler ici que la schizophrénie ne se caractérise PAS par un dédoublement de la personnalité).

▪ Cet usage métaphorique est récent, la recherche historique sur la période 1950-1955 montre que tous les articles avec <schizo> sur cette période concernaient la maladie. La métaphore semble avoir émergé dans le domaine politique au cours des années 70.

Analyse des occurrences du terme schizophrénie lorsqu'il évoque la pathologie

▪ L'analyse Alceste des articles **mentionnant la schizophrénie dans son sens médical**, soit 890 articles et 1081 occurrences, fait ressortir **4 classes de discours** avec les poids respectifs suivants :

- 11% de discours « judiciaire » (mots clés tels que <juge> <irresponsable> <pénal> <procès> <prison>). Il traite de faits divers et relate un contexte de procès, de tuerie et de meurtre
- 56% de discours « culturel » (mots clés tels que <film> <livre> <cinéma> <personnage> <histoire>). Il a trait plus particulièrement aux mondes de l'art (cinéma, théâtre, littérature) et fait apparaître le mot de façon incidente comme un élément accessoire à l'occasion d'un article sur une œuvre, un personnage ou une personne
- 13 % de discours « scientifique » (mots clés tels que <cerveau> <neurone> <chercheur> <gène> <étude>) qui traite essentiellement des effets du cannabis ou des facteurs génétiques des maladies mentales en général
- 20% de discours « médico-social » (mots clés tels que <patient> <soin> <santé> <hôpital> <malade>). Il traite plus largement de la santé mentale dans la société aujourd'hui.

▪ Le traitement à part par Alceste de la **presse régionale** montre un **rapport différent** avec 4 classes de discours avec les poids respectifs suivants :

- 25% de discours « judiciaire » (mots clés tels que <juge> <irresponsable> <pénal>)
- 33% de discours « policier » (mots clés tels que <police> <forcené> <arme>...)
- 14 % de discours « scientifique » et 28% de discours « culturel »

▪ **L'analyse factorielle** d'Alceste montre un **très grand hermétisme des classes de discours entre elles**. Seules les classes de discours scientifique et médico-social partagent des termes, mais il n'y a pratiquement aucun vocabulaire commun entre ces deux classes et le discours judiciaire, ni aucun avec le discours culturel.

Analyse des occurrences usages métaphorique et médical confondus

Sur notre corpus de 316 articles représentant 441 occurrences de la racine <schizo>, Alceste trouve 5 classes de discours, dont 4 liées 2 à 2 :

- 29% de « discours médical et scientifique » (analogue à celui analysé dans le 1er corpus)
- 40% de « discours culturel et artistique » avec deux classes entremêlées, l'une pour 22% traitant de la création (dans l'art, le cinéma, la mode...), l'autre pour 18% centrée sur des histoires personnelles (mots clés <je>-<moi>, <père>, <mère>..),
- 31% de « discours politique » avec une classe axée sur un champ politique extérieur pour 13% (mots clés <religion> <islam>, s'appliquant à des Etats et aussi <Russie> <Poutine>) et sur la politique intérieure française pour 18% et c'est alors la figure de François Hollande qui domine très largement le corpus.

Dans ces articles, s'il ne désigne pas la maladie, le terme schizophrénie traduit tous types de contradictions (contradictions qu'il s'agit de dénoncer).

Résultats détaillés, conclusions et discussions

L'étude ainsi conduite s'articule autour des points suivants :

▪ **Trois conclusions majeures, fondées sur les résultats de l'analyse lexicographique**

1. La pathologie est un sujet ignoré et particulièrement mal traité (angles, flou général) dans la presse

2. La presse française relaie globalement le cliché selon lequel le malade atteint de schizophrénie serait intrinsèquement dangereux, avec des variations et subtilités que nous détaillons.

3. L'usage détourné du terme vers des métaphores stéréotypées, usage ciblé mais fréquent, largement dépréciatif amplifie la tonalité négative du discours sur la schizophrénie.

▪ **Une hypothèse principale** et deux hypothèses secondaires **pour l'interprétation** plus approfondie de ces résultats, grâce à des outils d'analyse sémiotique et sociologique

4. Nous avançons l'hypothèse que l'archétype derrière l'hétérogénéité des usages du terme « schizophrénie » est l'image du manipulateur, et que cette représentation sociale sous-jacente est un facteur puissant de diabolisation des malades.

5. Deux hypothèses secondaires à l'appui de cette hypothèse principale

▫ Nous avançons que si cette représentation négative, l'emporte aujourd'hui, c'est qu'elle est le produit d'une société effrayée par la complexité du monde et de la maladie.

▫ Enfin nous posons qu'elle s'appuie sur des notions anciennes issues de la psychanalyse et intégrées de manière inadéquate dans le discours ambiant.

▪ **Des propositions pour aider à la mise en place de pratiques nouvelles**, tant du point de vue des médias, que de celui de tous les acteurs qui environnent la personne atteinte de schizophrénie et qui doivent apprendre à faire évoluer leur rapport avec ces médias.

Trois conclusions majeures, fondées sur les résultats de l'analyse lexicographique

1. Sujet ignoré, la pathologie est particulièrement mal traitée dans la presse

▪ Le recensement statistique montre que sur un corpus de 8 titres importants et une période de plus de 4 ans, seuls 890 articles font référence à la schizophrénie en tant que **pathologie**,

▪ La maladie est d'autant plus invisible dans les médias que les références à la pathologie dans son sens strictement médical sont très éparpillées dans différents contextes .

N'étant que très rarement le sujet même de l'article, **la schizophrénie ne fait quasiment jamais l'objet d'un discours médical en propre**, fournissant une information objective sur la maladie. Par exemple, sauf de rarissimes exceptions, des informations aussi élémentaires que la prévalence de la schizophrénie (1% de la population) et le nombre de malades en France (600000 d'après l'INSERM) n'apparaissent pas.

▪ On ne trouve un **véritable discours décrivant ou explicitant la maladie qu'à l'état de traces** au sein de discours scientifiques et médico-sociaux minoritaires.

Singulièrement pour une pathologie, le **discours scientifique est faiblement présent** (13% seulement des occurrences).

Les articles, fréquemment issus des rubriques scientifiques, sont focalisés sur **la recherche**, et le plus souvent l'occasion de décrire les facteurs de risque ou de causes de la maladie (cannabis, génétique, infections...).

Les articles évoquant la réalité de la maladie (et notamment les symptômes les plus handicapants pour les personnes atteintes: retrait social, troubles cognitifs, difficultés d'organisation, souffrance intérieure intense), ou mettant l'accent sur les progrès scientifiques ou thérapeutiques, de même que ceux traitant de la prévention sont beaucoup trop rares pour ressortir à l'analyse statistique et donc être vus par un lecteur moyen.

C'est par ailleurs ce discours scientifique est totalement **désincarné**: Alceste y remarque l'absence significative des mots <soin> et <malade>.

Le **discours médico-social** (20% des occurrences) s'attache plus, quant à lui, à traiter de **l'environnement de la maladie (les structures, l'exclusion...)**. Il est moins question ici de définir la schizophrénie en tant que pathologie que les enjeux sociaux et médico-économiques qui lui sont liés.

Dans ces deux classes de discours, les références à la maladie sont aussi noyées dans d'autres considérations et **la schizophrénie est le plus souvent mentionnée comme un « etc. »** dans une liste de pathologies (après la dépression ou l'autisme).

▪ Même dans **le cadre des chroniques judiciaires**, lorsque la schizophrénie est au cœur de débats d'experts, **le débat principal porte sur la responsabilité pénale** ou non des personnes schizophrènes ou supposées telles ayant commis un crime, sans **jamais que l'on évoque la réalité de la maladie** (causes, symptômes, parcours de soins, vie quotidienne des malades, avancées concernant la formation du diagnostic ...).

Un tel hermétisme est mis en évidence par Alceste qui ne trouve **aucun vocabulaire commun entre discours scientifique et discours judiciaire**. C'est pour le moins étonnant et semble indiquer la formation d'une ligne de démarcation entre des scientifiques d'une part avec une focalisation sur la recherche inspirée par la neurologie et la génétique, et d'autre part le débat des experts psychiatres lors de procès, focalisés sur la dimension psychique et plus ou moins contrôlable de la pathologie.

RAPPEL : les 4 classes de discours relevées par l'analyse Alceste :

- 11% de discours « judiciaire » (mots clés tels que 'juge' 'irresponsable' 'pénal' 'procès' 'prison')
- 56% de discours « culturel » (mots clés tels que 'film' 'livre' 'cinéma' 'personnage' 'histoire')
- 13 % de discours « scientifique » (mots clés tels que 'cerveau' 'neurone' 'chercheur' 'gène' 'étude')
- 20% de discours « médico-social » (mots clés tels que 'patient' 'soin' 'santé' 'hôpital' 'malade')

En outre les avis de ces experts judiciaires tels rapportés dans la presse se contredisent sans cesse et leurs propos entretiennent un grand flou sur la maladie : on note à cet égard l'emploi quasi systématique du conditionnel (le prévenu « serait » schizophrène). Ce discours judiciaire ne fournit aucun contour explicite à la pathologie, et contribue à construire une image abstraite de la schizophrénie qui en permet un usage malléable. Il introduit donc subrepticement un doute paradoxal et très négatif sur la personne atteinte, quant à soit son caractère social (alors que les personnes atteintes peuvent et doivent se réinsérer), soit son degré véritable de conscience et maîtrise de ses actes (alors que sa maladie est subie).

▪ **Résultat surprenant** de l'analyse statistique textuelle : le poids majoritaire du discours culturel.

56% des occurrences sont observées à l'occasion d'articles sur un film, un livre, une pièce de théâtre ou autre œuvre culturelle ce qui est surprenant dans un corpus où le terme désigne exclusivement la maladie. C'est donc en quelque sorte un discours « amateur », déconnecté de toute compétence ou connaissance sur la pathologie qui est majoritairement répandu dans les médias.

Si ce chiffre constitue peut-être une exception française, liée au poids que représente encore aujourd'hui la culture dans l'identité et les médias français, il est très cohérent par rapport à ce que l'on sait de la responsabilité majeure des vecteurs culturels (littérature, cinéma, etc...) dans la construction, dans l'imaginaire mondial, depuis un siècle, de fausses croyances sur la schizophrénie. Les données Alceste montrent de surcroît l'hermétisme de cette classe de discours culturel où l'évocation de la schizophrénie se passe de toute précision ou éclaircissement envers le lecteur et n'emprunte aucun vocabulaire au discours des spécialistes. Alceste y remarque à ce titre l'absence significative des termes <maladie> et <cerveau>.

▪ L'ensemble du discours est fréquemment associé à la souffrance, au malheur et cristallise l'image de la schizophrénie dans une posture marginale de la société.

Globalement prédominant un climat pathétique et un imaginaire « nocturne » (*ie.* des images sombres et angoissantes étayées par la forte présence des termes <mort>, <noir> ou bien des verbes de chute <basculer> <tomber> <sombrer>)

Dans le contexte culturel, la schizophrénie est utilisée comme un élément de décor, accessoire et incident, pour suggérer une atmosphère lourde ou inquiétante, de façon d'ailleurs bien plus vaste et diverse que par le seul personnage de « serial killer ». Les diverses incarnations de la schizophrénie convergent plus systématiquement vers l'image de la souffrance. Il s'agit d'un archétype à partir duquel les œuvres culturelles puisent des formes pour mettre en scène le malheur, la dureté de la vie ou la mélancolie.

Le discours journalistique médico-social a aussi fréquemment une teneur pathétique à travers l'évocation de l'exclusion, du suicide, du combat des proches etc.. La trame journalistique s'articule volontiers autour de la dynamique d'un discours sur l'exclusion sociale d'un côté et les combats menés contre cette exclusion de l'autre. Le message véhiculé (volontarisme, espoir), se trouve ici neutralisé dans cette pesanteur sociale qui entoure la prise en charge de la maladie à un niveau collectif.

La tonalité globale du propos journalistique est donc tout sauf rassurante. Occultant en outre la plupart des réalités de la maladie, il ne laisse émerger aucun discours porteur d'espoir : les pistes positives sur la prise en charge et les traitements, les témoignages de patients ou de l'entourage, la parole médicale sur la capacité de rétablissement et d'insertion sociale des patients sont trop rares pour être visibles pour le lecteur moyen.

2. La presse relaie globalement le cliché selon lequel le malade atteint de schizophrénie serait intrinsèquement dangereux

▪ L'association abusive de la schizophrénie à la violence, très largement évoquée dans les analyses internationales, est validée aussi sur la France.

→ Sur le titre de PQR retenu comme témoin, on retrouve une association de la schizophrénie à la violence sur 58 % des articles, soit dans un contexte judiciaire du procès d'un meurtrier où est posée

la question de sa responsabilité pénale (25% des occurrences), soit dans un contexte de fait divers où un individu violent est maîtrisé et interpellé (33% des occurrences).

Les études complémentaires menées sur d'autres titres régionaux confirment bien que plus de la moitié des articles mentionnant la schizophrénie livrent au lecteur cette association à l'état brut.

Cette stigmatisation, donc très largement dominante dans l'information délivrée au grand public, est d'autant plus navrante qu'elle correspond à une vision profondément déformée et à une confusion entretenue entre l'agitation de certains patients qualifiés « d'agressifs » et la véritable violence criminelle qui est en réalité rarissime (seulement 0,2% des crimes sont commis par des personnes atteintes de schizophrénie- un risque aussi faible que celui d'être frappé par la foudre, et les études menées sur ce sujet ne concluent PAS que les personnes atteintes sont plus sujets aux violences que le reste de la population – 4%).

Rappel : les 4 classes de discours relevées par l'analyse Alceste sur le titre témoin de PQR

- 25% de discours « judiciaire » (mots clés tels que 'juge' 'irresponsable' 'pénal'..)
- 33% de discours « policier » (mots clés tels que 'police' 'forcené' 'arme'..)
- 14 % de discours « scientifique » et 28% de discours « culturel »

Soit 58% d'occurrences associant directement schizophrénie et dangerosité

→ Sur le corpus où dominent les titres nationaux, cette association est statistiquement moins fréquente : seuls 15% des articles lient la pathologie au meurtre, soit dans un contexte de procès judiciaire, soit à l'occasion d'un film ou d'une œuvre de fiction. Ce pourcentage est relativement faible au regard de la PQR. Pour autant, dans un discours ambiant aux allures de bruit de fond indistinct, cette association abusive de la pathologie à la violence est en fait la seule petite musique que l'on entend distinctement dans cette presse d'influence et d'approfondissement.

En effet, parmi les classes de discours répertoriées, la classe judiciaire est la classe la plus homogène et celle qui, de manière très significative, « isole » la schizophrénie des autres pathologies mentales par sa dangerosité supposée.

C'est également celle qui a le plus fort retentissement émotionnel. « un schizophrène ayant tué de 44 coups de couteau et sans raison un petit garçon ... » Comment le lecteur pourrait-il ne pas être marqué par des phrases comme celle-là ?

▪ L'analyse du contenu des articles judiciaires montre la construction assez systématique d'une « image du monstre », ou comment la violence d'un meurtrier se confond avec une caractéristique supposée de la schizophrénie. Cette construction s'observe notamment par la focalisation sur les détails morbides relatés par les journalistes qui agissent en réalité dans le sens d'un perfectionnement de l'image (celle du monstre). L'analyse linguistique montre aussi l'usage « abusif » du procédé rhétorique par synecdoque généralisante qui réduit le plus souvent toute la pathologie à une seule de ses caractéristiques : la phase délirante qui expliquerait à elle seule la violence dont saurait faire preuve un patient schizophrène.

La légitime recherche, par le journaliste, de la production d'une sensation chez son lecteur, en jouant du retentissement subjectif de l'image du monstre, combinée à l'absence de contours explicites de la pathologie qui ressort de la cacophonie des experts, contribuent ainsi à produire cette association avec l'idée de violence.

▪ Le champ culturel puise aussi dans cet imaginaire collectif une image de la violence de la schizophrénie, parfaite pour créer des scénarios de thrillers. Résumés et critiques d'œuvres viennent ainsi renforcer les récits judiciaires (« c'est un serial killer schizophrène. Il éventre, égorge, évide, viole ses victimes dans son appartement luxueux de Manhattan »)

▪ Le discours scientifique, susceptible d'annuler ces représentations négatives par une information objective sur la pathologie est, on l'a vu très minoritaire dans les médias. Mais il est de surcroît fortement articulé autour des termes « cannabis » et « gènes ». En ce sens, la forte présence de ces formes tend plutôt à forger l'idée soit d'une déviance (la consommation de drogue), soit d'une anomalie « naturelle ». Cette forte condensation autour de la consommation de drogue finit par créer

un déséquilibre dans le discours. Même si cette observation est effectivement avérée par le milieu médical, cela **pourrait contribuer insidieusement à construire l'image d'un individu déviant (donc dangereux)**. Cela pourrait participer d'une certaine manière à la stigmatisation de la maladie en introduisant une dimension morale au cœur du discours médiatico-scientifique.

3. L'usage détourné du terme vers des métaphores stéréotypées, ciblé mais fréquent et largement dépréciatif, amplifie la tonalité négative du discours sur la schizophrénie.

▪ L'étude sur l'usage métaphorique du terme confirme une **multiplication des emplois, déclinant à l'infini l'image du double et désignant l'ambivalence, la contradiction, l'incohérence, le double langage...**

Cet usage métaphorique représente près de 6 occurrences sur 10 dans la presse et notre étude semble confirmer l'hypothèse d'une **intensification de cet usage à partir des années 70**.

Le TLF a d'ailleurs entériné l'usage analogique, et erroné du mot <schizophrène> pour parler de l'ambivalence et du manque d'unité d'un comportement.

▪ Cet emploi métaphorique trouve un **terrain de prédilection dans le contexte politique**. Le terme <schizophrénie> y traduit l'idée de comportements ou de décisions politiques contradictoires et la **métaphore y est utilisée souvent pour dénoncer une paralysie de l'action et dans l'objectif de dénigrer un homme, un Etat, une institution incapables ou refusant de faire un choix clair et présentant de ce fait un danger pour l'avenir de la communauté**.

▪ Mais il nous semble que l'enjeu dans le champ politique est davantage **d'introduire l'idée d'un soupçon, soupçon sur une apparence de la schizophrénie qui masquerait un projet tactique**. Alceste met d'ailleurs en évidence que la figure du Président François Hollande, considéré souvent comme un tacticien hors pair, domine largement cette classe de discours sur notre période d'étude (2011-2015).

Le portrait social de la schizophrénie **s'en trouve d'autant plus déformé puisque cela laisse à penser qu'il y aurait peut-être, dans le fond, une possibilité de contrôle de la part de la personne qualifiée de schizophrène**. Ce qui est une **contre-vérité absolue** par rapport à la réalité scientifique de la schizophrénie, trouble neuronal sévère, subi, dont la personne atteinte n'a aucune maîtrise, état permanent et non simple passage dont on pourrait sortir à volonté, et qui se caractérise notamment par une très grande difficulté à organiser sa pensée et son action.

▪ **Ce que vient accentuer la métaphore dans le monde de l'art**. Le domaine artistique est pourtant le seul où l'emploi métaphorique du terme schizophrène (appliqué à un artiste ou une personnalité) peut parfois introduire une idée de « hors normes » ou d'originalité plutôt valorisante. Mais la métaphore qui exprime alors la **capacité de l'artiste à maîtriser les contraires** soulève aussi l'idée que l'on pourrait contrôler la phase de délire en la dirigeant vers un dessein de création.

▪ **Le discours médiatique tend donc à véhiculer, via la métaphore, un sens fantasmé et antithèse de la réalité de la schizophrénie**. Il est très surprenant de voir la métaphore transgresser à ce point le **sens original duquel elle emprunte une image**, non pas décalée ou purement blessante (comme lorsque l'homme d'affaires président de l'Olympique Lyonnais Jean Michel Aulas a utilisé le mot « autiste » en synonyme de « débile ») mais **diamétralement opposée**.

Cependant cette mise en évidence de ce glissement sémantique du sens métaphorique vers l'idée de « tactique » ou de « tromperie », en nous emmenant sur un nouveau territoire de sens négatif et lourd de conséquences pour l'imaginaire collectif, nous a permis de poser des hypothèses d'interprétation plus larges.

Une hypothèse d'interprétation principale et deux secondaires

La mise en relation de ces résultats avec leur environnement, et l'utilisation d'outils d'analyse sémiotique et sociologique ont abouti à une hypothèse et deux sous-hypothèses.

4. L'hypothèse principale : l'archétype derrière l'hétérogénéité des usages du terme « schizophrénie » est l'image du manipulateur,

▪ Il y a en soi pire pour une personne atteinte de schizophrénie que de voir traiter le président de la République, François Hollande, de « schizophrène », notamment de voir associer sa pathologie à la personne d'un tueur comme Breivik. Mais justement [comment passe-t-on avec le même mot de la figure de Breivik à celle de F. Hollande ?](#)

Il nous semble que [quelque chose unit ces différents registres](#) de sens au sein d'une même image, un [archétype de la schizophrénie](#), qui serait au centre de l'organisation du discours médiatique et qui articulerait la polysémie que nous observons, tant sur le plan médical que métaphorique. L'on entend par archétypique une forme première, ou un principe antérieur, qui serait le point de départ à la construction psychologique d'une image.

▪ Nous postulons que c'est la figure du **manipulateur** qui est le point nodal à partir duquel se forme le discours social sur la schizophrénie. Bien plus structurant que le seul stéréotype du monstre violent, ce référentiel permet de mieux comprendre les mécanismes de construction de la stigmatisation dont la schizophrénie fait l'objet. Déjà induite par l'insuffisant mode de traitement médical et la judiciarisation de la maladie, la permanence de l'association « schizophrénie-double » colporte en effet le soupçon de la non-authenticité de la maladie, et instille le [doute profond que la maladie ne serait qu'un masque](#), cachant une possibilité de maîtrise ou de contrôle, y compris dans la phase de délire (phase qui est une manifestation réelle de la maladie).

Extrait d'un article de presse du corpus

« "Est-ce une nouvelle tentative de manipulation?" demande le président de la cour aux experts. " A-t'il pu souffrir d'un épisode schizophrénique?" interroge un avocat des parties civiles. "D'une bouffée délirante?" poursuit son défenseur, Me Fathi Ben Brahim. "C'est de la malice, de la ruse, il s'adapte", avance le docteur Alric. "C'est un mécanisme de refoulement" et "le moyen de rester au centre de l'attention, tout en tenant en échec l'enquête et l'institution", decode le docteur Jadech. »

▪ Afin de vérifier le bien-fondé de cette hypothèse, nous avons procédé à une projection du terme « manipulateur » dans un [carré sémiotique](#) (outil d'analyse créé par A Greimas), qui vise à mettre en évidence des systèmes de classification implicites de la schizophrénie à partir de la structure d'opposition manipulateur/authentique (lorsqu'un discours mobilise une image, celle-ci implique nécessairement la présence de son contraire). Cet exercice de projection [permet de faire émerger le dit et le non-dit qui sous-tendent l'emploi d'une image dans un discours](#), ainsi que les dimensions implicites, parfois manquantes, que soulève la présence d'une image.

Les figures qui émergent confirment bien l'hypothèse posée : [l'image négative du manipulateur unit le tueur pervers](#) (manipulateur et non-authentique) maître de ses actes qui ruse et s'adapte pour masquer le plaisir de faire le mal, [l'artiste illusionniste](#) (manipulateur et authentique) qui a la capacité de trouver le grain de folie de la créativité tout en conservant une forme de contrôle et d'habileté, [et l'homme politique](#) tactique (entre les 2 précédents) capable de manipuler la contradiction pour arriver à ses fins. Tous ont en commun le fait qu'ils peuvent parfaitement « sortir de la schizophrénie » s'ils en ont la volonté. Image qui interdit toute empathie ou compréhension à l'égard des malades. Et qui domine largement dans les médias.

Cette représentation sociale sous-jacente est un **facteur puissant de diabolisation** des malades.

A l'inverse, les figures innocentes sont bien là, mais sur le mode implicite : **le candide** (authentique et non manipulateur) est en creux dans le discours scientifique, qui décrit la pathologie comme quelque chose de subi et externe ; et **le secret** (non authentique et non manipulateur), attitude qui consiste à se cacher sans intention de manipuler autrui, pour se protéger, correspond à la réalité du tabou vécue par de nombreux patients et leur entourage face à la stigmatisation ; elle est repérable par la faible présence de témoignages sur la « réalité vécue » de la maladie (et qui ne se réduirait pas à l'image de souffrance qui est prédominante). On reste dans le non-dit.

5. Les hypothèses secondaires pour expliquer cette construction de l'image de manipulateur

Le système de défense d'une société effrayée

▪ Dépassant largement le sens de « folie » en introduisant l'idée d'une maîtrise, la représentation collective de la schizophrénie repose sur un sens fantasmé, et hermétique à l'état de la connaissance scientifique. Ce n'est pas n'importe quelle image qui est attribuée socialement à la schizophrénie puisqu'il s'agit de **son strict inverse. Comme si l'on n'arrivait pas à admettre la sincérité de la pathologie.**

En ce sens, l'image du manipulateur agit donc comme **un euphémisme**, une figure de style qui consiste à atténuer une vérité dans le but d'adoucir la réalité.

Il est donc très probable que si « nous » (médias et société) avons collectivement réussi à créer une catégorie de pensée qui permet de garder la réalité à distance, c'est parce qu'elle nous inquiète et que nous ne sommes pas capables de l'entendre. La maladie se présente comme ce qu'E. Goffman appelle un « **phénomène stupéfiant** ». Nous mettons donc en place un système de défense : cacophonie des experts, discours scientifique relativement désincarné, discrétion des patients, image du monstre capable de tuer de sang-froid, tout contribue à inscrire cette expérience « stupéfiante » dans un cadre de compréhension qui fait écho dans le corps social en rendant la pathologie plus appréhendable.

▪ Et si la personne atteinte de schizophrénie inquiète le corps social, c'est moins à cause de sa supposée violence que du fait de notre **incapacité à accepter l'idée qu'elle puisse agir sans un minimum de maîtrise**, même si son comportement donne à voir le contraire. Si le **discours médiatique s'est déplacé de l'objectif (ce qu'est la maladie) vers le subjectif (ce qu'elle nous fait)** grâce à l'image du manipulateur, c'est pour garantir le maintien d'une « normalité » qui nous rassure.

▪ **Cette sur-stigmatisation est le produit d'une société effrayée et de réactions :**

- individuelle face à la peur viscérale et ancestrale de tout ce qui est souterrain et qui échappe à notre contrôle ; le cerveau en est un lieu clé ;
- sociale face à une pathologie qui apparaît comme menaçante car remettant en cause l'« ordre des choses » et plus particulièrement la rationalité et la maîtrise de soi qui sont des préceptes fondateurs de la société moderne depuis les Lumières.
- face à une angoisse accrue par la crise et la complexification du monde. Le recours à la métaphore vient combler un désir de simplification ; son usage débridé rend compte de l'angoisse provoquée par la perte de contrôle et d'une construction pour réduire le monde à une simplicité rassurante : dénoncer « la schizophrénie », pour décrier l'impossibilité supposée de tel Etat, homme politique, etc. de trancher entre deux options (par exemple libéralisme et socialisme, ou religion et modernité etc.) est typique d'une volonté de rationaliser (comme si on avait deux options A et B et qu'il fallait simplement choisir entre les deux) : le terme serait ainsi l'instrument d'un discours (binaire) qui évite de penser la complexité et cherche à se rassurer sur l'évidence des solutions.

L'intégration inadéquate dans le discours « psy » ambiant de notions anciennes issues notamment de la psychanalyse

▪ A titre d'hypothèse, nous suggérons que cette construction de l'image du schizophrène par son antithèse résulte de la **persistance de certains courants de pensées anciens**, et de la référence

constante, via le vocabulaire officiel et dans les représentations de la population, à une vision « psy » confuse et culpabilisante de la maladie .

L'influence de certains courants de la psychanalyse ne peut être prouvée par une analyse lexicologique sur le terme « schizophrénie » puisque la psychanalyse ne reconnaît pas le mot et ne parle que de psychose, troubles psychotiques, voire paranoïa. Il est donc normal que l'on ne relève quasiment aucune référence directe au discours psychanalytique dans le corpus d'articles.

Néanmoins de nombreux indices semblent attester une imprégnation de notions de psychanalyse plus ou moins bien assimilées ou en tout cas de volets anciens par la culture médicale et grand public , phénomène que nous qualifions de « [d'approche psychanalytique](#) », [comme clé de lecture de la pathologie dans le discours journalistique, culturel notamment.](#)

▪ Ainsi dans le discours culturel, la schizophrénie est évoquée non pas comme maladie (avec des mots comme « maladie » « traitement », « soin », etc... dont Alceste note qu'ils sont au contraire absents), mais comme étant intimement liée à une personnalité et une histoire personnelle et familiale, avec des mots clés centrés sur la famille (père, mère, fils...). En témoignent par exemple des mentions issues des rubriques culturelles telles que « *d'abord par l'arrivée de Nicole Warren, schizophrène à cause d'un père incestueux* » ou bien « *les mésaventures d'un jeune schizophrène tourmenté par un père tyrannique.* »

Cette explication caricaturale des troubles par un environnement éducatif et familial, désormais infirmée par la science, est un héritage de la philosophie psychanalytique.

▪ L'imaginaire de la double personnalité qui fascine les productions culturelles, de la littérature au cinéma, depuis le 19^{ème} siècle, est aussi un héritage de courants psychiatriques archaïques sur la théorie de la personnalité multiple. Introduisant la possibilité d'une alternance calculée de personnalités, il conforte, même s'il ne s'exprime qu'à demi- mot dans le discours culturel, l'idée selon laquelle le schizophrène porterait un masque. L'image du manipulateur serait alors une conséquence logique de la confusion entre schizophrénie et double personnalité vue comme un double jeu maîtrisé.

Même dans une société où il y a un déficit de culture scientifique ou un défaut d'intérêt pour la science, la réhabilitation de la schizophrénie est une cause qui touche chacun individuellement - avec 600000 malades et près de 4 millions de personnes touchées en comptant les parents et frères et sœurs, tout le monde connaît personnellement quelqu'un, même caché, qui est directement concerné. Il s'agit aussi collectivement d'une cause de santé publique majeure. Notre étude ouvre des voies pour inverser les mécanismes de la stigmatisation.

[Des propositions pour aider à la mise en place de pratiques nouvelles](#)

Les pistes pour l'action de progrès à conduire sont multiples, et sous-entendent l'engagement de toutes les parties

1. - Rendre la schizophrénie visible pour ce qu'elle est : une maladie, pas une métaphore -

▪ La réussite d'un projet de revalorisation du sujet de la schizophrénie dans les médias français passe donc évidemment par la sensibilisation de ces derniers :

- au poids insuffisant du traitement du sujet en leur sein, qui contribue à la méconnaissance, et donc la stigmatisation, générales
- à la nécessité et possibilité d'une montée en puissance d'un traitement de l'angle médical accru, dédié stricto sensu aux schizophrénies (vraies maladies et maladies à fondement biologique comme les autres), plus systématiquement pédagogique (compléter tout papier, quel que soit son angle, d'un rappel des typologies des pathologies, des axes principaux de recherche sur le cerveau, des mécanismes à l'œuvre dans la pathologie , etc..) et civique (éducation sur la prévention et sur la gestion des crises) , plus incarné, et plus porteur d'espoir (vie quotidienne,

thérapies nouvelles, solutions médico-sociales innovantes, rétablissements et exemples d'insertion);

- à la chasse aux idées reçues objectivement erronées (annexe avec un court rappel des principales disponibles) ;
 - à la nécessité de questionner systématiquement le lien schizophrénie-violence ; ne traiter des faits divers violents impliquant la maladie qu'à la hauteur – très faible - de leur pourcentage réel dans les faits divers violents en général ; creuser la notion de responsabilité avec des neurologues et biologistes autant qu'avec les experts psychiatres du procès ; chasser les effets de dérive évoqués dans l'étude à propos de la couverture des procès ; chercher les ressorts de l'émotion dans la complexité des enjeux et non la mythification erronée du malade
 - à l'importance d'une politique volontariste d'abandon de l'usage métaphorique du terme , tout particulièrement dans les rubriques société, politique, et culturel , pour diminuer la diffusion des idées de double jeu, non -authenticité et perversité dans la représentation de la maladie. Les termes de rechange abondent : contradictions, dichotomie, inconséquence, versatilité, ou encore double discours, sophisme, etc., beaucoup plus pertinents et tout aussi savamment colorés. Bannir aussi le vocabulaire et les allusions à des thèses psychanalytiques ou psychologisantes obsolètes (personnalités multiples, famille responsable, etc...)
 - à l'intérêt d'un ton et d'un contenu plus sereins, moins effrayants et plus authentiques ; moins de pathos autour de la souffrance, réelle puisque c'est une maladie comme les autres, mais à laquelle la schizophrénie ne se résume pas; revenir à l'objectif et de ne garder le subjectif que pour les discours d'encouragement et les coups de chapeau à la combativité de malades qui montrent que l'on peut garder la maîtrise de sa vie.
 - à la générosité et à une focalisation prioritaire de l'investigation sur les expériences innovantes pour dénoncer la situation actuelle de recherche et de structures d'accompagnement insuffisantes.
- Une démarche de progrès peut aussi passer par :
- le fait d'accepter de dédier un peu de temps à l'empowerment sur une cause de santé publique qui arrive juste derrière le cancer et les maladies cardio-vasculaires (la schizophrénie est l'une des maladies mentales les plus importantes)
 - le pari d'une captation du public bien plus importante que certaines rédactions ne pourraient le penser : environ 4 Millions de personnes concernées (patients, familles, entourage), une prise de conscience croissante et une demande réelle (2/3 des français souhaiteraient être mieux informés), une aspiration plus grande à la levée des tabous.
 - la focalisation prioritaire sur les jeunes (1ers concernés : la maladie frappe en moyenne entre 16 et 25 ans), et donc le travail des rubriques éducation.
 - la mise en place de « partenariats » long terme avec les représentants de la maladie (exemple du Guardian en Grande-Bretagne)
 - la lutte contre l'étonnant hermétisme des classes de discours entre elles tel que constaté par l'étude, grâce à la vigilance des chefs de service, conférences de rédaction, directeurs de rédaction, même si, évidemment, les logiques de discours correspondent aussi à des stratégies éditoriales.

2. - En contrepartie, les « représentants » de la schizophrénie (patients, familles, professionnels de santé) doivent faire un effort beaucoup plus important qu'aujourd'hui pour :

- élaborer un discours référent, davantage unifié entre tous les acteurs sur la pathologie Il ne s'agit pas simplement de vulgariser la maladie, mais de créer un nouveau cadre de compréhension collective qui puisse se substituer à l'image actuelle d'une personne qui continuerait d'affirmer sa libre volonté dans la maladie.

- le concrétiser dans des case stories efficaces, porteuses d'espoir, émouvantes autant que rationnelles, et concrètes tout en se situant dans une problématique générale bien claires (HCSP)
- fournir aux médias de nouveaux interlocuteurs, ce qui pour le moment peine à être fait, et s'attacher à bâtir, pour ce faire une alliance profitable entre les différents acteurs afin de décrire l'authenticité de la maladie :
 - Priorité à une implication plus forte du corps scientifique et médical qui voit aujourd'hui converger autour de la schizophrénie des disciplines multiples, en rupture avec les schémas traditionnels, sans occuper dans les médias la place qui devrait être la sienne sur ce sujet (discrétion des médecins qui laissent le sujet aux chroniqueurs judiciaires et culturels, déconnexion du discours scientifique entre les experts lors de procès et les chercheurs, focus du discours scientifique sur les causes très amont de la maladie et non sur les malades et leur accompagnement, avec toutes les effets collatéraux que cela peut avoir sur la stigmatisation des malades et de leurs familles)
 - Témoignages accrus des patients et de leurs familles, malgré les sévères tabous actuels. La «contact based intervention» (comme le programme *In Our Own Voice* mis en oeuvre depuis 1996 aux USA) a démontré une bonne efficacité sur les connaissances, les attitudes et les scores de distance sociale, en particulier auprès des jeunes. Il est difficile à implanter en France qui, selon l'étude Thornicroft de 2009, fait partie des 3 pays occidentaux qui rejettent le plus leurs patients atteints de schizophrénie.
 - Amélioration du niveau de connaissance des influenceurs des rubriques les plus stigmatisantes : analystes politiques, artistes, experts judiciaires/ scientifiques chercheurs .
- prendre une décision sur le vocabulaire : abandon du terme schizophrénie ?
- mettre en place des outils dédiés aux médias : charte de rédaction, stigma busters groups
- salle de presse virtuelle avec les éléments correspondants (ressources, éthique, dispositif de veille critique, salle d'échanges, baromètre de la bonne conduite médias, etc...)

Evidemment tout le travail anti-stigmatisation ne peut reposer sur les seuls médias. C'est pourquoi les associations de familles demandent à pouvoir valider avec l'INPES les priorités de leur plan d'actions plus général.